

## ÉCHANGES

«*Pour vivre heureux,  
vivons cachés ?*»

**Céline Préaux sur les  
francophones de Flandre**

Céline Préaux a obtenu le titre de docteur à l'Université libre de Bruxelles avec une thèse sur la comparaison entre les Flamands francophones et les anglophones au Québec, puis elle a consacré une étude aux francophones de Flandre: *La Fin de la Flandre* belge<sup>1</sup>, récemment parue en traduction néerlandaise<sup>2</sup>. Grand temps donc pour rattraper une occasion manquée et attirer l'attention sur le livre de Préaux.

Selon le magazine *Nouvelles de Flandre*, édité par l'Association pour la promotion de la francophonie en Flandre (APFF), il y a, en l'an 2015, 300 000 francophones en Flandre. Ils habitent non seulement dans la périphérie bruxelloise, le long de la frontière linguistique et au littoral, mais également à Anvers, Gand, Bruges, Courtrai et ailleurs. Beaucoup vivent en Flandre depuis plusieurs générations et veulent être considérés comme des «Flamands». Ils se sont généralement adaptés à leur environnement néerlandophone, sont souvent d'excellents bilingues et parlent leur langue maternelle entre eux et au sein de leurs «cercles». Plus ou moins en marge: «pour vivre heureux, vivons cachés». Préaux a voulu examiner quelle place ces francophones de Flandre occupaient dans les querelles linguistiques belges. Elle a cherché à comprendre de quelle manière la construction de l'identité flamande s'est radicalisée et pourquoi nombre de Flamands estiment inconcevable d'inclure les francophones dans la définition de la «nation» flamande. La domination par la bourgeoisie «fransquillonne» au XIX<sup>e</sup> siècle est toujours assez présente dans l'imaginaire de beaucoup de Flamands.

L'étude effectuée par Préaux porte sur une période décisive située entre 1930 et 1965.

La néerlandisation de l'université de Gand en 1930 constituait le signal de départ pour des lois linguistiques importantes adoptées au cours des années suivantes. La fixation de la frontière linguistique en 1962-1963 pouvait être considérée comme le point final d'une période où les rapports de force entre francophones et néerlandophones ont basculé. Dans ses recherches, Préaux se focalise sur la ville d'Anvers, qui a joué un rôle clé dans le nationalisme flamand pendant cette période. C'est précisément dans ce bastion que démarrerait l'émancipation de la Flandre. L'étude de Préaux démontre que la minorité francophone, jadis prédominante sur les plans économique, politique et culturel, n'a pas compris la légitimité du projet d'émancipation flamande. La langue des Flamands était considérée comme une «langue de bonnes» dépourvue du poids symbolique du français. Pendant longtemps les Belges néerlandophones étaient prêts à préserver leur fidélité à la *Gesellschaft* belge, une communauté d'intérêts, si cette Belgique se montrait disposée à accepter les communautés de destin de la Belgique, les *Gemeinschaften*, en tant que partenaires à part entière, c'est-à-dire en reconnaissant leur langue et leur culture. L'élite francophone en Flandre (et en Belgique) persistait toutefois à croire que la francisation constituait l'unique moyen de gravir des degrés de l'échelle sociale. Même si elle connaissait le «flamand», elle refusait de témoigner du respect pour la langue du peuple en tant que langue de culture. Préaux est convaincue que les Flamands ont intériorisé cette manière de voir du francophone, de «l'autre», et que cet élément explique le complexe d'infériorité du Flamand qui a prévalu pendant très longtemps. Préaux voit dans la frustration des Flamands, qui n'ont pas reçu de réponse à leur demande légitime de reconnaissance de leur propre *Gemeinschaft* au sein de la *Gesellschaft* belge, ou qui l'ont reçue trop tard, l'explication du repli sur leur propre région et de l'origine du désir de créer un État flamand chargé de représenter la *Gemeinschaft* flamande. Entre-temps, les

Flamands francophones ont été abandonnés à leur sort par les autres Belges francophones. Ils se sont retrouvés entre deux chaises. Depuis Émile Verhaeren jusqu'à Jacques Brel, les Flamands écrivant en français s'étaient déjà retranchés dans leur rêve d'une Flandre imaginaire où ils pouvaient préserver leur identité duale dont l'authenticité était légitimée par un recours au mythe. Préaux illustre cet état de choses par le fait que, pendant la période de référence de son étude, les quotidiens francophones publiés en Flandre ont continué à prôner le bilinguisme de la Flandre, mais ce avec des fonctions différentes: les fonctions les plus élevées demeuraient bien sûr réservées au français, la langue supérieure des Lumières et des droits de l'homme. Un seul pas de plus suffisait pour proclamer les francophones champions de ces droits de l'homme et qualifier de «fascistes» les leaders flamands.

Depuis les années 1930, et en réalité déjà avant, s'est profilée en Belgique une évolution inéluctable vers des territoires unilingues. Les francophones perdraient le droit d'utiliser tout naturellement le français en Flandre. Jules Destrée l'avait déjà prévu dans sa fameuse lettre à Albert I<sup>er</sup> datée de 1912 où il disait: «Ils (c'est-à-dire les Flamands) nous ont pris la Flandre». On pourrait le regretter, mais déplorer le passé n'a guère de sens. Il importe cependant de bien le connaître. À mon sens, les francophones doivent dès lors accepter la frontière linguistique dans la tête, dans le cœur et dans les tripes. À cette condition seulement les Flamands pourront établir des rapports nouveaux avec eux ainsi qu'avec le français. En dehors de toute crispation. Les Flamands francophones font irrévocablement partie intégrante du processus de constitution de l'identité de la Flandre. Préaux a raison lorsqu'elle affirme que les Flamands doivent reconnaître cette façon de voir les choses et engager le dialogue avec les Flamands francophones. Le dialogue commence par la reconnaissance de l'autre. Le fait d'être francophone ne constitue plus une menace pour la Flandre. Les Flamands francophones

vivent leur francophonie en toute discrétion. Puissent les Flamands enfin accepter cette francophonie, y compris en tant qu'élément de l'ADN de la Flandre. Elle résonne dans ce que parlent, font et sont les Flamands. Elle a enrichi la Flandre. *Ceterum censeo* - j'estime d'ailleurs qu'apprendre comme seconde langue le français est le meilleur choix que puissent faire les Flamands.

**Luc Devoldere**  
**(Tr. W. Devos)**

1. Paru aux éditions Avant-propos de Bruxelles en 2011.
2. Paru aux éditions Pelckmans de Kalmthout.